

Réflexion autour d'une feuille blanche

Pas d'inspiration, pas de dialogues, pas d'action. Pas de rencontres. Pas de texte. Dans son large appartement, dos à sa large bibliothèque, sur son large bureau, *Alphonse Beaumont* fixe désespérément la toute petite feuille blanche posée devant lui.

Alphonse Beaumont est écrivain. Il aime le dire car cela provoque en général son lot de réactions admiratives (et quelques regards moqueurs parfois, assez souvent même, mais pour ces gens-là il n'éprouve que du mépris). C'est un homme droit, aussi droit que son dos et ses cheveux plaqués contre son crâne à l'aide d'une grosse dose de gel. Marchant toujours la tête bien haute, *Alphonse Beaumont* n'a jamais honte de lui-même et ne l'aura jamais (si l'on ne tient pas compte du jour où il s'est étalé de tout son long contre le trottoir, en pleine rue, devant tout le monde, justement parce qu'il avait gardé la tête *trop* haute. Evidemment, ce jour-là, bien-sûr, il n'était pas question d'une quelconque inattention venant de lui, mais bien de stupidité de la part de cet idiot d'architecte qui avait eu l'idée de placer cette fichue marche ici, et pas ailleurs). Aujourd'hui, devant cette feuille, sur ce bureau, dans cet appartement, il serait difficile de douter de ses talents d'écrivain ; il n'écrit rien. Il aimerait pouvoir gribouiller sur la page jusqu'à en avoir mal aux doigts, mais le thème de ce concours, ce thème particulièrement médiocre, ne lui dit rien. « *Fierté* ». Il se demande bien qui a eu la brillante idée de choisir un sujet aussi pitoyable. C'est bien simple, il n'a rien à écrire dessus. Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Mais parfois, vous savez, on passe son temps à chercher partout quelque chose qui est en réalité juste sous notre nez, et peut être que si *Alphonse Beaumont* daignait baisser les yeux de temps en temps, il aurait beaucoup plus de choses à raconter. A la place, il remue le terme dans sa bouche en agitant le stylo entre ses doigts, comme si le mouvement allait créer de l'électricité ou bien même, peut-être, un éclair de génie.

Non. Pas d'idée. Pas d'inspiration. Il souffle et s'écarte de son large bureau, de la toute petite feuille.

Il se retrouve rarement à court de mots. Non, bien-sûr, puisqu'il est doté d'un don indéniable pour l'écriture. Il n'a jusqu'ici jamais gagné aucun concours, ni même rien publié, ni même rien partagé à qui que ce soit, mais ça, c'est parce qu'*Alphonse Beaumont* est une âme incomprise. De toute manière, il n'a pas besoin de l'approbation des autres. Non, il persiste et persiste et bientôt, très bientôt, le monde reconnaîtra son talent, c'est certain. Ce n'est certainement pas un concours minable qui va lui faire perdre son amour-propre.

Cela-dit, pour le moment, il le laisse de côté. Il a besoin de penser à autre chose, voilà tout. Il a besoin de... oui, il va prendre l'air. Ça lui fera du bien. Il se dirige vers l'entrée de son appartement, chausse ses mocassins soigneusement cirés, enfile son manteau, le boutonne, en remonte le col, saisit son chapeau, empoigne son long parapluie. Il ne pleut pas, il ne fait pas beau non plus. Si *Alphonse Beaumont* promène avec lui ces accessoires, c'est parce qu'ils lui donnent un air d'importance qu'il estime mériter. Il porte aussi (mais ce n'est qu'un détail, vraiment) l'odeur de renfermé de son manteau, de son pull en laine et de son vieux pantalon qui appartenaient sans doute tous trois à son père, son grand père et son arrière-grand-père avant lui.

Alphonse Beaumont, donc, sort, ponctuant chacun de ses pas d'un TAC ! sec produit pas le claquement du parapluie contre le goudron. Tout de suite, l'air givré de décembre lui flagelle les joues. Il ne tremble

pas (bien-sûr que non) car lui adore l'hiver. Il ne frissonnerait pas même sous moins vingt-cinq degrés. (Les petits boutons qui courent tout le long de sa peau sont des frissons de plaisir à l'idée de sa promenade, évidemment). Personne ne comprend l'hiver, saison décriée, mais lui, lui au moins, sait reconnaître la noblesse de cette météo hostile. Les autres ne la perçoivent pas ? *Tant pis pour eux.*

Il longe le trottoir, le dos droit et la tête haute (même si, de temps en temps, il baisse un peu les yeux, juste une seconde, juste pour être sûr, on ne sait jamais : Il pourrait y avoir une marche là où elle ne serait pas sensée se trouver). Il prend beaucoup de plaisir à se promener, d'habitude, mais aujourd'hui, quelque chose vient lui tirailler les oreilles : ce sont les braillements d'une femme. Des *braillements*. En *pleine rue*. Là, oui, juste devant lui, sur le trottoir d'en face, de l'autre côté de la route : une femme qui crie après un homme, sans aucune gêne, pas une once d'amour propre. Et pour raconter quoi ? Il devine quelques mots entre ses sanglots : « femme », « connard », « valise », « trompée ». Franchement, les gens de nos jours... A-t-elle conscience d'être en train de se ridiculiser à la vue de tous ? Jamais *Alphonse Beaumont* n'exposerait sa vie ainsi.

Ho, certainement, il parle bien de lui dans ses textes ; de sa large bibliothèque, de ses promenades, de son parapluie, de son talent ; mais cela n'a rien à voir : il partage son succès, elle dévoile ses faiblesses. Il a honte pour elle de s'être faite trompée... *Alphonse Beaumont* leur jette un regard méprisant à tous les deux et bifurque dans une autre rue, essayant de mettre autant de distance que possible entre lui et ces gens, aussi vite que la décence le lui permet. Il persiste à affirmer que se tenir près de personnes pareilles lui donne de l'urticaire.

Il se rapproche maintenant du cinéma. *Beurk*, le cinéma. On n'y trouve jamais de bon film, autrement dit : il n'y trouve jamais de film qui lui plaise. Les gens ont si mauvais goût, de nos jours... il n'y a qu'à voir l'amas de corps qui s'entassent devant l'entrée du bâtiment comme un troupeau de moutons. Et pour voir quoi ? La dernière immondice produite par Hollywood. S'abaisser à de tels comportements, vraiment... faire la queue pour aller voir un film... Tiens, il irait bien demander de quoi il s'agit, simplement pour confirmer ses doutes. Mais serait-il souhaitable de se mêler au troupeau de moutons ? il s'arrête, il hésite. Il aimerait bien savoir de quoi il en retourne, tout de même. Si c'est vraiment mauvais. Il s'approche du troupeau, doucement, prudemment, on ne sait jamais. Il demande au premier gamin au bout de la file :

« Dites-moi, jeune homme, quel film est donc sorti aujourd'hui qui puisse provoquer une émeute pareille devant le cinéma ? »

Et le pauvre enfant de lui donner une mauvaise réponse, très mauvaise, à laquelle il s'attendait bien-sûr, qui le fait grimacer de mépris en regardant l'enfant, qui lui ne comprend pas. Non, bien-sûr qu'il ne comprend pas : il a mauvais goût, voilà tout. Heureusement qu'*Alphonse Beaumont*, lui, a bon goût ! Il fait claquer son parapluie contre le trottoir, TAC ! remonte dignement la file d'attente, fort content de se priver aujourd'hui d'un loisir populaire. Presque aux anges, même, de voir cet autre gamin *taguer* le mur latéral du cinéma : encore une preuve que les gens n'ont aucun honneur pour eux même et guère plus de respect pour ce qui les entoure.

Durant ses promenades, il finit toujours par se dire que lui, au moins, a le sens de la vie bien menée ; du respect, de la dignité. Il en est très content et se remplume, tout confortable qu'il est dans son manteau, son vieux pull en laine et son pantalon qui sentent le renfermé. Il tourne à l'angle d'une rue en direction de son appartement et commence, pour une fois, à réfléchir à ce qu'il se trouve en lui-même. Il fouille dans les méandres de sa pensée, analyse ses propres paroles, ses propres actions,

repense son identité, questionne ses opinions ; jusqu'à arriver devant la porte du bâtiment. Le TAC ! régulier de son parapluie ne l'accompagne plus depuis un moment. Alphonse monte les escaliers, tourne la clé dans sa serrure, pose le parapluie, le chapeau et le blouson dans l'entrée ; revient s'asseoir à son bureau. La feuille blanche l'attend, vide, pure.

Non, vraiment, rien ne lui vient.